

II.

Lettre inédite du comte de Stolberg, sur
sa conversion.

« Mon Dieu! je me recueillerai en actions
« de grâces devant vous, et je confesserai vos
« miséricordes sur moi. Que mes os tressaillent
« d'allégresse. Seigneur, vous avez rompu
« mes liens; je vous sacrifierai un sacrifice
« de louanges, et je raconterai comment
« vous les avez rompus, et tous ceux qui vous
« adorent diront en m'entendant: Béni soit le
« Seigneur, au ciel et sur la terre, car son nom

(31)

« est admirable et grand! Acceptez, Seigneur,
« le sacrifice des confessions que vous fait
« cette langue que vous n'avez créée que pour
« témoigner de vous à la face des hommes! »
(Aug. *Conf.* VIII.)

Ainsi parle saint Augustin au commencement d'un chapitre du livre où il raconte son retour à la foi. La pensée qui inspirait ces paroles au fils converti de Monique, a été celle de tous les hommes éminens qui, comme lui, sont rentrés dans la vérité après avoir passé par l'erreur. Le recueil de ces *Confessions* est l'un des plus glorieux titres que puisse montrer l'Eglise. L'acte d'abjuration de ces hautes intelligences est un grand monument, sans doute; mais c'en est un bien plus imposant que l'aveu spontané par lequel ils déposent devant la société des raisons qui ont motivé leur détermination solennelle. Aussi l'Eglise s'est-elle toujours empressée de les recueillir dans ses archives.

Le document suivant est une lettre où l'illustre auteur de cette *Histoire de l'Eglise*, dont on vient de lire l'admirable introduction, expose les motifs qui l'ont engagé à embrasser la foi catholique. Cette lettre est adressée au comte de Smettau, frère de la célèbre

princesse Galitzin. La personne à qui nous devons cet écrit a long-temps vécu près du comte de Smettau, et le tient de sa main. Ce seigneur, luthérien d'origine, et dont la sœur avait embrassé le catholicisme, avait été frappé de la conversion du comte de Stolberg, dont il vénérât le caractère et admirait le génie. Plusieurs fois il avait témoigné le désir de connaître les raisons qui pouvaient avoir déterminé dans un homme si savant et si grave un changement de religion. Le c^{te} de Stolberg l'ayant appris, lui adressa la lettre suivante :

« Monsieur le comte .

« Quelque peu que j'aie l'honneur d'être connu de votre excellence, vous ne devez pas être surpris de la confiance que j'ose vous témoigner en vous écrivant à mon sujet. La droiture et la candeur de caractère qui ornent vos talens m'inspirent cette confiance. Je vous connais, monsieur le comte, par la personne du monde que je respecte le plus, madame votre sœur que vous chérissez tant et dont vous êtes tant aimé. C'est par elle que je sais l'intérêt que vous avez pris à mon changement de religion, changement qui a paru vous

surprendre. Il est rare en effet qu'un protestant de cinquante ans embrasse la religion catholique.

« Ce serait abuser de votre patience, monsieur le comte, et sortir des bornes naturelles d'une lettre, que de vous présenter un exposé de mes motifs : vous n'en supposez pas d'autres à l'ami de madame votre sœur, que la persuasion intime de la religion qu'il vient d'embrasser.

« Je m'étendrai aussi peu sur le point de controverse que sur ces motifs : mais je crois devoir à l'intérêt généreux que vous prenez à la démarche que j'ai faite, de vous dire en deux mots ce qui m'a engagé à m'occuper pendant longues années de la comparaison approfondie des deux religions, comparaison qui m'a finalement déterminé à préférer la foi catholique au luthéranisme avec pleine conviction.

« Il n'y a pas, il n'y eut jamais de religion qui ne posât pour base l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, enfin une juste rémunération pour les bons et pour les méchants.

« Ces grandes vérités fondamentales, dont l'évidence paraît incontestable à ceux qui les

admettent, ont pourtant été mises en doute par des philosophes de tous les temps.

« Il n'y eut, pendant une longue suite de siècles, qu'un seul peuple auquel ces dogmes fussent familiers : peuple dont toutes les idées morales et politiques dérivèrent de la grande idée dominante et toujours active d'un Dieu tout puissant, très saint, très miséricordieux, rémunérateur.

« Enté sur les révélations des Hébreux, le christianisme les constata par le grand fait que celles-ci avaient toujours en vue.

« Suite et consommation de la religion des Israélites, le christianisme la perfectionna. Ce n'est pas qu'elle n'eût été parfaite pour son temps. La même Providence fait verdier l'arbre, l'orne de fleurs et le couronne de fruits. C'est la même religion, comme l'adulte est le même homme qui a été enfant.

« Il est permis, je crois, il est juste de dire que, hors de cette religion, il n'en exista jamais qui pût mériter ce nom; au moins, le sens que j'attache à ce mot de religion implique-t-il quelque chose de positif. Ce qu'on appelle Religion naturelle, consiste en conjectures plus ou moins vagues, en doutes plus ou moins respectables, selon la capacité de

l'esprit, ou plutôt, selon la candeur du cœur.

« Dès mon enfance, j'ai cru à la révélation. Ma croyance fut ébranlée pendant quelque temps; ce qui me jeta dans les recherches, et celles-ci me donnèrent une conviction d'autant plus ferme qu'elle avait été combattue.

« Né protestant, je l'étais, et je voyais avec douleur le protestantisme s'écrouler. Il s'écroula sans choc, en suivant sa propre pente. Il se corrompit par un genre de corruption qui lui était propre. Son nom même de *protestantisme*, nom parlant, parce qu'il est négatif, annonce un esprit inquiet, turbulent, tendant à détruire et non pas à établir. Bientôt il tourna ses armes contre lui-même, il se dépouilla des vérités augustes qu'il avait encore respectées. il les changea contre des doutes, et le voilà qui va finir par faire de grands pas vers l'athéisme dont Kant devient plutôt le ministre adroit qu'un chef de nouvelle secte.

« La religion catholique inébranlable, inaltérable par sa nature, ne fut et ne pouvait être atteinte par les principes destructeurs du philosophisme. Le catholique cesse de l'être, il sort de sa communion pour peu qu'il s'écarte du moindre dogme. C'est que le système de la vraie religion, fondé sur la vérité qui n'est

qu'une, ne saurait quitter son caractère d'unité ; il tient de la nature de la sphère : ôtez en la moindre partie, la sphère, comme telle, n'existe plus.

« Frappé de cette idée, je fus en même temps touché de voir que les catholiques répondent beaucoup mieux que ne font les protestans, par la pratique, à la théorie morale des vertus que l'Évangile exige.

« J'admirais un même esprit qui, depuis dix-huit siècles, inspire les mêmes idées, et qui donne en même temps le courage et la force d'y conformer sa vie. Je fus frappé et touché du grand spectacle qui, de nos jours, est venu s'offrir à nos yeux. Nous avons vu cette Eglise que l'incrédulité croyait stérile par son âge, nous l'avons vue enfanter des martyrs généreux. Le dix-huitième siècle, ce siècle énervé autant que profane, a produit ces miracles, et il les a produits dans une nation dont la morale avait été frappée par sa frivolité naturelle, par la corruption d'une cour licencieuse à l'excès, et par la fureur du fanatisme irrégulier.

« Toutes les communions chrétiennes admettent le code d'une morale aussi imposante que simple, mais ce n'est que chez les catholiques que je voyais des hommes fidèles à cette

morale. Je les trouvais dans tous les siècles, ces hommes, simples et étonnans, humbles et héroïques, enfin des saints.

« Tandis que le catholique nourrit sa vertu de ces grands exemples et des motifs qui les produisent, le protestant qui n'a pas abandonné le christianisme, se trouve désorienté et réduit à s'éclairer des lumières répandues dans les ouvrages des catholiques.

« Je m'effraie, M. le comte, en voyant le volume que je viens d'écrire. Pardonnez à la confiance que vous m'inspirez, et n'oubliez pas que c'est sous les auspices de madame votre sœur que je me présente devant vous. Le frère chéri d'une personne que je respecte et que j'aime au delà de toute expression a dû m'inspirer cette confiance. L'ami de votre sœur chérie a des droits à votre indulgence ; je les réclame, ces droits, et j'ai l'honneur d'être, avec les sentimens de l'estime et de la considération la plus haute et la plus parfaite,

« Monsieur le comte,

« de votre excellence,

« le très humble et très obéissant serviteur,

« F.-L., comte DE STOLBERG. »

Munster, ce 11 octobre 1800.